Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

122-123 | 2010

Handicaps

Journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain »

Maison des Sciences de l'Homme 15 avril 2010

Patrick Awondo et Mélanie Gourarier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5735>

DOI : 10.4000/jda.5735

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 461-465

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Patrick Awondo et Mélanie Gourarier, « Journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 122-123 | 2010, mis en ligne le 09 mars 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.5735>

JOURNÉE D'ÉTUDE
« LE SEXE ET L'ORIENTATION SEXUELLE
DU CHERCHEUR SUR SON TERRAIN »
Maison des Sciences de l'Homme
15 avril 2010

COMPTE RENDU

Patrick AWONDO* – Mélanie GOURARIER**

Le 15 avril dernier, avec le soutien de l'École des hautes études en sciences sociales et du Laboratoire d'anthropologie sociale, s'est tenue à la Maison des sciences de l'homme la journée d'étude « Le sexe et l'orientation sexuelle du chercheur sur son terrain », sous la présidence de Marie-Élisabeth Handman. Six intervenants ont été invités à discuter de leurs travaux respectifs : Gianfranco Rebutini, Natacha Chetcuti, Gabriel Girard, Mélanie Gourarier, Patrick Awondo et Jonas Le Bail. Tous ont en commun d'avoir déjà intégré à leurs travaux un questionnement réflexif relatif à leur « engagement sexuel » (Broqua, 2000 : 129) sur leurs terrains. Philippe Combessie, Jean-Yves Le Talec, Christophe Broqua, Laurent Barry, Éric Fassin, Catherine Deschamps et Sébastien Roux étaient invités à intervenir à la fin des communications.

* EHESS-LAS – 54 bd Raspail, 75006 Paris
Courriel : pawondo@yahoo.fr

** EHESS-LAS – 54 bd Raspail, 75006 Paris
Courriel : melanie.gourarier@yahoo.fr

Organisée par Patrick Awondo et Mélanie Gourarier, tous deux doctorants au Laboratoire d'anthropologie sociale, l'élaboration scientifique de cette journée a été déterminée par des préoccupations spécifiques, correspondant au processus d'avancement d'un travail de thèse au moment de conclure la phase d'enquête de terrain. Dans ce contexte, le traitement des assignations et, plus particulièrement des assignations relatives à l'identité de sexe et/ou sexuelle que rencontre le chercheur sur son terrain, posait problème. Comment penser ces assignations ? Font-elles obstacle au recueil des données ou bien sont-elles négociables ? Par ailleurs, un tel travail réflexif permettant d'appréhender le sens et les fonctions de ces assignations peut-il faire l'économie d'une pratique discursive pour demeurer caché dans le creux des lignes du carnet de terrain, ou bien doit-il faire l'objet d'une « révélation » lors de laquelle le chercheur s'engage à dire « tout de lui » ? Dès lors, quel est l'effet de cette révélation sur la compréhension des matériaux et suffit-elle seulement à garantir une prétendue objectivité scientifique ou dire « vrai », c'est-à-dire d'où l'on parle ?

L'enjeu de cette journée d'étude était donc d'ordre épistémologique. Au-delà d'un positionnement méthodologique permettant d'approcher au mieux les données de l'enquête, il s'agissait de discuter des effets d'un travail réflexif, qui plus est lorsqu'il touche au sexe et à la sexualité, non seulement sur l'analyse de l'objet mais sur la trajectoire même du chercheur et sur la valeur accordée à ses travaux.

Trois grands axes se sont dégagés à l'issue de cette journée :

Tout d'abord, la proposition initiale des organisateurs, sans doute trop strictement dichotomique, consistant à distinguer d'un côté ceux qui se revendiquent d'une position d'*insider* et de l'autre ceux qui se perçoivent comme des *outsiders*, a été finement dépassée par les intervenants qui se sont davantage intéressés à la notion de frontière et d'entre-deux, métaphore, en quelque sorte, de la situation d'enquête, comme le suggère Philippe Combessie. Les communications de Gianfranco Rebucini, Mélanie Gourarier et Patrick Awondo s'articulaient notamment autour du caractère poreux et labile de leur identité de sexe et/ou sexuelle sur leur terrain,

tant du point de vue des enquêtés que sur la façon dont ils se définissent eux-mêmes. C'est là justement le propos de l'intervention de Gianfranco Rebucini que la confrontation au terrain a conduit à repenser son rapport à sa propre identité sexuelle. S'intéressant aux masculinités et aux pratiques homo-érotiques au Maroc, il a été amené à opérer un « décentrement » de sa perception d'une homosexualité définie comme une identité *gay*, pour approcher le sens qu'accordaient les enquêtés à leur sexualité, pensée davantage comme un « désir » et une inclination non définitoire d'une identité. Partant de là, le *coming-out* engagé sur le terrain afin d'instaurer une relation de confiance et de sympathie avec les enquêtés ne s'est pas révélé pertinent, puisque il présupposait le partage d'une identité homosexuelle commune, identité qui justement ne fait pas sens au Maroc.

À l'inverse, les travaux de Mélanie Gourarier illustrent comment, sur un terrain éminemment masculin, une chercheuse n'occupe pas nécessairement une position d'extériorité vis-à-vis du groupe et peut très bien être pleinement intégrée, voire même assimilée, à une position sociale a priori opposée à son identité sexuée. Alors qu'elle mène son terrain auprès d'une société d'apprentis séducteurs, autoproclamée « Communauté de la séduction » et composée exclusivement de jeunes hommes hétérosexuels, Mélanie Gourarier, peut néanmoins conduire son enquête dans de bonnes conditions en s'attachant à reproduire une trajectoire similaire à celle des autres membres du groupe. Initialement associée à un « débutant » en phase d'apprentissage, ses connaissances « communautaires » peu à peu acquises lui permettront d'accéder à un statut correspondant à la figure de l'initié, celui « qui sait ». Ici, non seulement l'identité sexuée apparaît comme négociable, mais l'analyse réflexive conduit à penser les assignations opposées au chercheur sur son terrain dans une perspective dynamique, qui correspond à sa trajectoire au sein du groupe.

Évoquée à plusieurs reprises au cours de la journée d'étude, la notion de trajectoire s'avère un élément déterminant de l'analyse réflexive, bien qu'elle demeure trop souvent négligée, voir inconsidérée, comme le déplore Sébastien Roux. Il s'agit pourtant

de saisir le processus scientifique dans la temporalité qui le produit. La recontextualisation des approches réflexives déterminées par le parcours du chercheur lui-même est l'un des enjeux soulevé par Gabriel Girard qui permettrait d'éviter l'écueil d'une lecture a posteriori et figée dans une temporalité indéterminée, alors qu'il conçoit sa propre trajectoire comme le produit d'un « bricolage issu d'adaptations contextuelles ».

Lorsqu'il emprunte à Florence Weber, le concept d'« événement¹ » (Weber, 2009 : 13), Patrick Awondo souligne à son tour l'importance d'une appréhension historicisée du rapport au terrain dans la mesure où il analyse la pluralité de ses identités de genre et sexuelles à l'aune de trois « événements » déterminants dans la conduite de l'enquête et dans la compréhension de son objet de recherche : d'abord la « négociation » d'une « présence sexuelle et sexuée » sur le terrain, ensuite la « gestion » d'une « crise de loyauté » dans le rapport aux informateurs et, enfin, l'enjeu du « savoir impliqué », c'est-à-dire les tensions produites par la divulgation des informations accumulées tout au long de l'enquête.

Une telle appréhension du terrain souligne la profondeur des enjeux moraux et politiques. Éric Fassin discutant la réflexion de Patrick Awondo revient sur la question du *coming out* du chercheur. Cette injonction à dire qui on est quand on parle d'homosexualité pose aussi le problème du « double stigmat » qui frappe les chercheurs sur le genre et les sexualités. En les contraignant ainsi à se « dévoiler », ils sont appelés à dire les mobiles profonds de leur recherche ; or, ainsi que le constate Sébastien Roux, cette « injonction à la réflexivité » se pose autrement dès lors que l'on ne parle pas de sexualité. Christophe Broqua dénonce, quant à lui, cette « arnaque », ce « piège » des études sur la sexualité qui fait sauter la limite entre l'intimité, le privé du chercheur et la sphère publique de la recherche. On semble donc être en présence d'un grand partage entre les recherches sur le genre et la sexualité où la réflexivité apparaît comme un écueil obligatoire et dont l'obligation génère une

¹ Pour rendre compte des unités élémentaires significatives au cours de l'enquête, cf. Weber (2009).

angoisse, et le reste des disciplines curieuses de la réflexivité mais ne lui accordant qu'une attention périphérique.

L'angoisse de la réflexivité est présente dans les communications de Natacha Chetcuti, Gianfranco Rubicini, Jonas le Bail et Gabriel Girard. Chez la première, par la question du « savoir situer » où surgit la difficulté d'enquêter auprès d'une communauté à laquelle on « appartient », ce qui suppose un travail sur soi afin de « poser les limites de ce que l'on pourrait dire ou plutôt ne pas dire ». Cette question de l'intimité et de la préservation de l'espace privé qui s'apparente à un tabou était présente chez Gianfranco Rubicini qui s'est interrogé sur l'obligation de se positionner, montrant ainsi qu'il pourrait s'agir d'un enjeu générationnel.

Enfin comment ne pas terminer par cette question politique qui a semblé transversale à toutes les interventions ? La tension autour de la prise de la parole est révélatrice d'une importante tension politique : comment dire sans être nécessairement identifié ? Éric Fassin revendique à ce propos la « nécessité de troubler le jeu » car il s'agit aussi d'une question personnelle y compris sur le terrain sexuel. Reste cependant la question intellectuelle qui est celle des effets induits par le fait de ne pas être d'une position ou d'une autre.

Une suite possible à cette journée d'étude est celle des « goûts et dégoûts » sur le terrain. Que faire lorsqu'on éprouve du dégoût par rapport à des situations précises ? Comment rendre compte de cette expérience ? N'est-ce pas là un des derniers tabous de la réflexivité, y compris sexuelle ? Comment dire ou ne pas dire que l'on a détesté, aimé, réprouvé ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BROQUA C., 2000. « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, 82-83 : 129-155.

WEBER F., 2009 [1989]. *Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*. Paris, EHESS.